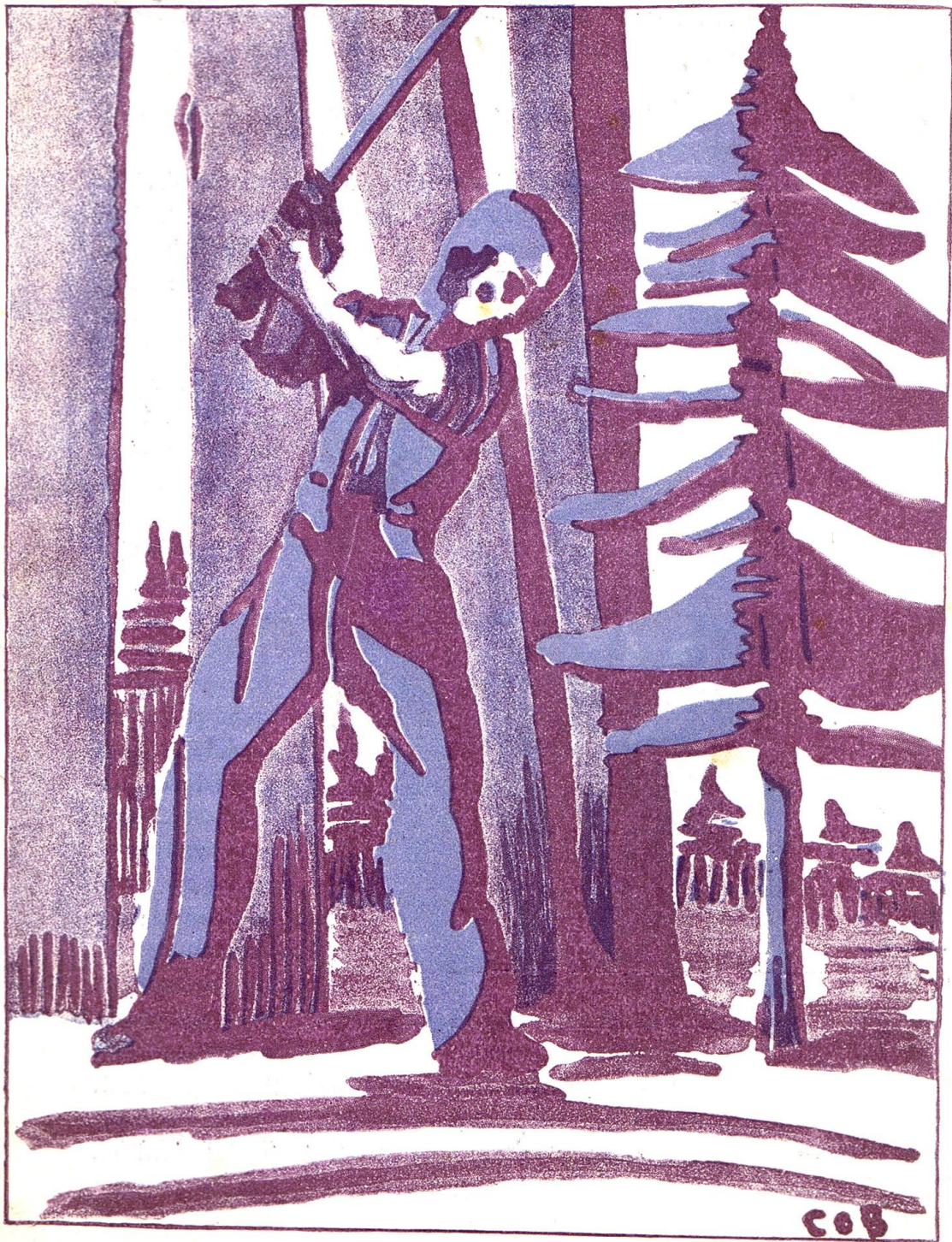


Etrennes pour la Jeunesse



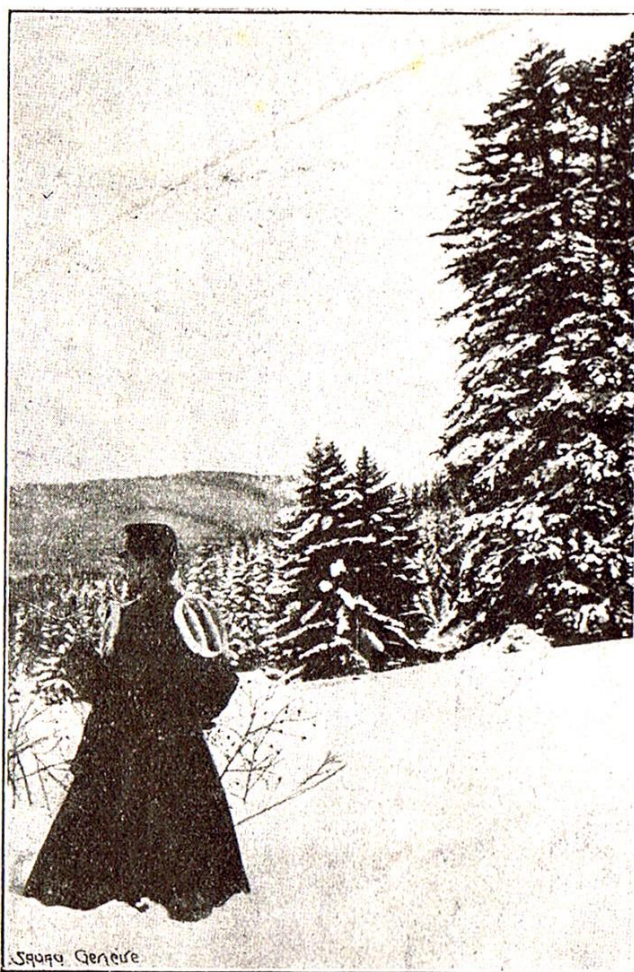
49^e année.

Agence religieuse, rue de l'Alé 18, Lausanne.



Un Noël d'autrefois.

Ceci est une histoire d'autrefois. Alors les forêts étaient remplies de gibier et les communes payaient six deniers



Dans les grandes forêts du Jura.

pour chaque peau de loup qu'on rapportait de la chasse. Dans ce temps-là, il n'y avait point d'autobus disgracieux pour défoncer les jolies routes, ni de locomotives crachant de la fumée noire, qui cache le ciel. On ne connaissait même pas encore ces voitures jaunes qui transportent lettres et paquets. Les gens voyageaient peu et presque

toujours à pied. Seule, Mme la conseillère possédait une voiture de côté, sorte de cabine ronde, montée sur quatre roues, où l'on entrait à droite et dont on

refermait ensuite la porte, munie d'une sorte de judas minuscule par où le voyageur pouvait détailler les beautés du paysage qui défilaient à droite de la voiture ; quant à la gauche, on ne s'en inquiétait pas.

Pour aller à la plaine, les montagnards suivaient un chemin à peine tracé, zigzaguant au hasard du terrain, car on ne connaissait point encore la science des talus qui égalisent les pentes et comblent les déclivités du sol. On avait marqué la route au hasard et cela n'en valait peut-être que mieux ; J.-J. Rousseau eût trouvé cela poétique et Goethe, qui y passa, en écrivit une lettre fort enthousiaste, à ses amis d'Allemagne.

La forêt, qu'il fallait traverser, exigeait bien quatre longues heures de marche en été ; mais en hiver, quand la neige s'accumulait, presque à hauteur d'homme, on employait tout le temps nécessaire, sans s'inquiéter de l'horloge.

Au sommet du col, à mi-chemin entre la plaine et la montagne, se trouvait « l'asile » ; pauvre bicoque, édifiée rustiquement avec quelques poutres mal équarries. Pour boucher les interstices, on avait mis de la mousse et des fougères ; de grosses pierres retenaient le toit, toujours prêt à s'envoler, quand le vent soufflait en furie. Un appentis, encore plus misérable, abritait les deux chèvres, la provision de bois et le puits, condition essentielle d'existence en ce pays, où les sources sont rares.

La tenancière, une rude femme, maniait le fusil aussi bien qu'un grenadier. Il fallait la voir déchirer la cartouche avec ses dents et épauler : les plus hardis vétérans n'étaient que des gamins en comparaison. Elle excellait surtout dans le maniement de la hache ; digne fille des vieux Gaulois, lanceurs de framées et de javelots, elle jetait sa lourde hache de bûcheron, visant juste et atteignant toujours le but. Les loups en avaient peur et s'ils venaient gratter à la porte de l'asile, il fallait que la faim les houspillât bien fort.

La mère Catherine demeurait là toute l'année, recluse dans sa forêt, entre la plaine et la montagne. Elle passait son temps à cultiver le maigre jardinet, à soigner les chèvres et à recevoir fort hospitalièrement les rares voyageurs, souvent exténués. En automne, un charretier du vignoble lui amenait, avec le tonneau de moût sucré, deux gros sacs de farine blanche. Ainsi approvisionnée, avec son bûcher rempli de hêtre bien sec et son galetas fleurant bon les simples récoltées sur le pâturage, elle ne craignait point la mauvaise saison. Jamais on ne la voyait à l'église ; menaces du gouverneur ou mercuriales du consistoire ne parvenaient point à l'amener aux communions de Pâques ou de Noël.

« Que voulez-vous, monsieur le ministre », disait-elle finement, « à chacun son métier ; le mien, c'est de réchauffer les pauvres voyageurs en détresse. D'ailleurs, vous connaissez le verset : « Celui qui donnera un verre d'eau à l'un de ces petits... » Et M. le ministre, battu, n'insistait plus.

* * *

Parmi les habitués de l'asile, l'un des plus fidèles était Jules-Philippe Rochat, jeune montagnard, solide et bien découplé. Avec son gros char de roulage traîné par le Blanc, un cheval aussi doux qu'un mouton et plus fort qu'un taureau, il descendait cinq ou six fois l'an, pour aller quérir, à la plaine, les denrées coloniales dont les épiceries de la montagne avaient besoin. A l'aube, on le voyait s'embarquer, muni d'un vieux fusil à pierre et d'un coutelas bien aiguisé. Armé de la sorte, il ne craignait point les loups hardis, ni les Bourguignons rôdeurs, en quête d'aventures et de braconnages. A partir de sa quinzième année, Jules-Philippe avait fait ce métier sans avoir jamais été inquiété. Quelquefois, il est vrai, un reniflement du cheval avisait le jeune homme qu'un indésirable ne devait pas être éloigné, mais un fort claquement de

fouet et une interjection énergique remettaient bientôt la bête de sa frayeur et faisaient rentrer le fauve au plus épais du fourré. Aussi, Jules-Philippe avait-il coutume de répéter, avec un gros rire : « Les loups, c'est comme la coqueluche ; ils ne me peuvent rien ! » A quoi la Catherine de l'asile répondait avec gravité : « Il ne faut jurer de rien ; quand le coq crie trop fort, il attire l'épervier ».

Elle avait raison et Jules-Philippe le vit bien en une certaine veillée de Noël.

A côté de son travail, le jeune voiturier cultivait la musique. Il l'aimait à la passion et dès ses plus jeunes années, il s'en était occupé. Durant ses années d'école, il se taillait des flûtes dans les branches de saules ; quand il devint militaire, il demanda à entrer dans la fanfare. Quelle joie de posséder enfin un instrument en cuivre bien reluisant et d'en faire sortir des mélodies ! Jules-Philippe n'eût pas échangé son sort contre celui d'un roi.

De retour à la maison, une fois l'école militaire terminée, il continua ses exercices et le soir, quand tout le monde était couché, on entendait encore les sons cuivrés du cornet retentir à travers le pâturage où le jeune homme allait se réfugier, pour ne point troubler ses alentours. Le dimanche, tandis que garçons et filles dansaient les coraules, Jules-Philippe jouait tout seul, ne songeant qu'à sa musique.

Ainsi se passa l'été. En novembre, le courrier apporta un ordre militaire ; il s'agissait de descendre à la plaine, pour une inspection d'armes, qui aurait lieu le 24 décembre.

— Mauvaise date, fit le père Rochat, mais on ne discute pas les ordres de la patrie ; tu partiras avant l'aube, pour être là-bas à 9 heures du matin...

— Ne pourrais-je pas prendre le traîneau, père ?

— Y penses tu ? Quand on est militaire, on marche,

D'ailleurs, cela coûterait gros et ne servirait à rien, de laisser le Blanc une grande journée dans l'écurie de la pinte.

Voilà pourquoi, en une matinée de décembre, froide et neigeuse, Jules-Philippe Rochat parcourait, il y a tantôt quatre-vingts ans, la route de montagne qui traverse le col. Bien sanglé dans son uniforme, aux boutons brillants, il avait fort bon air et marchait d'un pas allègre, pour ne point arriver trop tard. En passant devant l'asile, il vit la porte ouverte. La Catherine, déjà debout, lui cria :

— Bon Noël, là-bas !

— Vous vous trompez ; je ne passerai pas la fête à la plaine. A six heures ce soir, vous me verrez de nouveau, car j'ai promis de rentrer aujourd'hui. A minuit, quand les cloches de la sainte veillée sonneront je serai près de notre foyer, pour fondre les plombs avec les camarades.

La Catherine regarda le ciel, couleur d'ardoise, hocha la tête et dit :

— Il ne faut jamais être trop sûr.

* * *

L'inspection militaire est terminée ; de tous côtés, les groupes de soldats s'éloignent, pour rentrer chez eux. Jules-Philippe se hâte ; la route est longue et quatre heures viennent de sonner au vieux beffroi du château. De gros flocons tombent et s'amoncellent, tout doucement, sur les bords de la route. — « Il faudrait entrer au café du Raisin pour boire une tasse de café et casser une croûte », se dit le jeune homme ; puis, s'avisant que sa bourse est légère et que cette dépense la soulagerait au moins d'un batz et demi, il ajoute : « Bah ! je puis bien faire le tour sans rien prendre ; d'ailleurs, cela me retarderait et je ne serais pas à la maison pour fondre les plombs à la veillée. »

A longues enjambées, il arpente les rues étroites, dépasse le cimetière et laisse derrière lui la petite ville qui s'endort sous la brume. Les flocons tombent plus serrés sur la route, où le pied s'enfonce avec peine. Déjà, les pommiers se font rares et la forêt de sapins se dessine à travers le tourbillon de neige. Aucun cri d'animal ne vient troubler le grand silence qui règne sur la campagne, où l'obscurité descend. Le voyageur presse encore le pas.

« Allons », se dit-il, « un petit coup de collier, pour ne point se laisser surprendre par la nuit noire. » Malgré le froid, de grosses gouttes de sueur perlent à son front et une singulière lassitude commence à le paralyser. — « Que signifie cela ? » se demanda-t-il, un peu inquiet. Des tiraillements significatifs, dans la région du diaphragme, lui fournissent bientôt la réponse : c'est la fringale. « Mon Dieu ! » s'écrie-t-il, « que vais-je devenir ? Il faut encore une heure pour arriver à l'asile et je n'ai pas la moindre miette de pain à manger ! »

Avec un ressaut de volonté il allonge le pas, mesure sa respiration, cherche à évoquer des images riantes ; rien n'y fait : la faim inexorable continue à lui tenailler l'estomac et à alourdir son pas. Maintenant, il se trouve en pleine forêt ; la neige a cessé de tomber et une étroite bande de ciel, constellé d'étoiles, marque, entre les cimes des arbres, la direction de la route. Pour tromper la faim, Jules-Philippe mâche un rameau de sapin, mais le parfum de résine ne satisfait point les exigences de l'estomac, qui continue à réclamer. Un arbre, abattu par le vent, sert de garde-fou au contour dangereux qui surplombe le torrent « Impossible d'aller plus loin, murmura le jeune homme ; je vais m'asseoir un peu ; cela ira mieux, dans un moment. »

Lourdement, il se laisse tomber sur le siège rustique et soudain, il éprouve un sentiment bizarre : ses yeux se ferment et des tableaux passent devant lui ; c'est la cui-

sine chaude, où ses parents causent, en l'attendant, puis les jeunes gens du village qui font la veillée de Noël, en fondant les plombs. Il les voit tous, garçons et filles ; il entend leurs voix. « Deviens-je fou ? » se demande-t-il.

D'un brusque mouvement, il se remet debout, mais une torpeur invincible le force à se rasseoir. « Encore une minute », murmure-t-il. La minute est passée depuis longtemps, mais il reste là, inerte et à moitié endormi. Des images riantes passent devant lui ; il sourit avec béatitude, n'éprouvant plus la faim et ne sentant pas l'onglée qui bleuit ses doigts et ses oreilles.

Soudain, un long et terrible hurlement l'éveille de son demi-sommeil ; il bondit et reconquiert en un instant sa présence d'esprit. C'est le loup qui arrive. Un craquement de branches annonce l'ennemi et dans l'ombre, Jules-Philippe devine deux prunelles luisantes qui le fixent. Plus prompt que l'éclair, le jeune homme a cherché, dans sa ceinture, le long coutelas, sans lequel il ne s'aventure jamais à travers la montagne. Miséricorde ! la ceinture a disparu. Sans doute que dans sa lutte entre la fringale et le sommeil, il l'aura détachée sans y prendre garde et le couteau sera tombé dans la neige.

Maintenant, seul au milieu de la forêt, sans armes et sans force, Jules-Philippe se trouve face à face avec le loup. C'est une monstrueuse bête, aux yeux terribles, aux crocs menaçants. A peine si quelques pas le sépare du voyageur. Celui-ci a déjà fait le sacrifice de sa vie et il lui prend un attendrissement subit ; il pleurerait sur lui-même, comme on fait sur une tombe. En un instant, il revoit tout son passé, la maison, le courtil, les abeilles. De lui, on ne retrouvera rien que des boutons d'uniforme et l'instrument de cuivre.

Cette évocation lui donne, soudain, l'idée de jouer encore une dernière fois. Ce sera le chant du cygne. Déjà, il sent sur ses mains l'haleine du fauve, prêt à l'attaquer.

C'est le dernier moment. Vite, il met l'embouchure à ses lèvres et entonne le beau choral : « Sainte nuit, douce nuit ! »

Avec un bond de frayeur, le loup s'est reculé, mais aussitôt que Jules cesse de jouer, il se rapproche. De nouveau, le musicien recommence et, comme tout à l'heure, la bête s'éloigne un peu, sans se préparer à l'attaque.

Alors, le chemin de la montagne voit une chose bien étrange, en vérité : un loup suivant, tête basse, un militaire qui joue en marchant ; spectacle peu banal assurément. Ailleurs, les jeunes gens s'amuse, fondent les plombs, mangent les châtaignes croquantes, ici, un voyageur affamé oublie sa fatigue en disant aux arbres de la forêt, au loup hargneux, à la nuit étoilée, le message mystérieux venu du ciel, autrefois.

Déjà, la forêt s'éclaircit, laissant voir un lambeau plus grand d'azur. Encore un instant et la route arrivera à l'asile. Jules se sent presque sauvé et, pour la vingtième fois, peut-être, il recommence le cantique de Noël : « Sainte nuit, douce nuit », que le loup subjugué, paraît écouter avec un plaisir croissant. Les sons cuivrés parviennent jusque dans la cuisine de l'asile.

« De la musique ! » crie Catherine, « il faut être fou pour jouer par un froid pareil. Ou bien, aurais-je la berlué et les mauvais esprits qui rôdent durant la nuit sainte voudraient-ils me tromper ? »

Elle court à la porte et élève, pour mieux voir, sa petite lanterne à clarté fumeuse. Là, tout près, elle aperçoit Jules-Philippe, le visage congestionné, soufflant dans son cornet en cuivre et derrière lui, docile comme un chien fidèle, le loup, qui écoute...

Vivement, elle saisit, de sa main libre, la hache toujours remise près de la porte et elle s'apprête à la jeter, avec un de ces élans qui ne manquent jamais leur but. Le

musicien, qui vient d'arriver sur le seuil, l'arrête d'un geste : « Non, Catherine, pas cela ! » Puis il referme la porte, laissant le loup dehors, à la clarté des étoiles.

* * *

Plus tard, quand elle eut restauré son hôte, Catherine demanda : — « Pourquoi m'avoir empêchée de tuer cette vilaine bête ? » A quoi il répondit, les yeux encore remplis de gratitude pour les délivrances merveilleuses de tout à l'heure : « Pourquoi tuer ?.... C'est Noël !.... bonne volonté !... partout ! »

« Ainsi soit-il ! » fit la femme, et elle joignit pour la prière ses gros doigts gercés.

JULIE-G. MEYLAN.



Pratiquement toutes les publications en rapport avec la fête de Noël pour les enfants, sont sans date de parution. On note juste l'année par rapport au premier numéro de la série. Ainsi en sommes-nous avec la présente publication, à la 49^{ème} année. Malheureusement comme nous ne pouvons pas dater le premier numéro, nous ne pouvons qu'être dans le vague avec celui-ci. Supposons néanmoins le début des années 30.

Dans ce récit Julie Meylan développe une fois de plus toute son imagination. On ne sait si le loup aime la musique, et en particulier celle de cuivre, néanmoins il est plaisant que la « vilaine bête » de ce conte, ne finisse pas sous les haches de la tenancière de l'Asile du Mollendruz. On sait que celui-ci, en des temps anciens, était réellement tenu par une crâne femme, celle-là même que Julie Meylan met en scène.

L'auteur, à plusieurs reprises, parle de fondre les plombs. On se demandera qu'elle était cette ancienne coutume. Il s'agit simplement de fondre du plomb dans une cuillère mise sur une flamme vive, de le couler d'un bloc dans une eau très froide et de recueillir les particules qui forment d'étranges formes. Il s'agira alors pour une femme prédisposée à lire dans ces mêmes formes, d'établir l'horoscope des personnes présentes. S'il s'agit de jeunes gens qui n'ont pas encore trouvé âme soeur, elle promettra à certains de rencontrer bientôt la personne de leurs rêves. Et tout cela se réalisera dans l'année qui vient.

La coutume de fondre les plombs est connue dans plusieurs pays d'Europe, dont la Suisse, naturellement, l'Allemagne, la Finlande et même la Turquie. Cette pratique se nomme la molybdomancie. Il est à croire qu'aucun comble ne connaisse ce terme, ni même n'ait entendu parler pour la veille de Chalendes ou de la St-Sylvestre, de fondre les plombs !

Auguste Piguet signale à peine cette ancienne coutume. Il écrit :

La veille de Chalendes pourtant, certaines familles se divertissaient à leur façon. Les adultes fondaient du plomb pour en tirer toutes sortes de présages ou piquaient des psaumes au moyen d'une épingle glissée entre les feuilles de la Bible. Ces pratiques, dont la tradition seule persiste, remontent à des générations en arrière, au XVIII^e siècle sans doute¹.

Julie Meylan a su parler plusieurs fois dans ses écrits de fondre les plombs. Si elle n'avait pas assisté à cette pratique, elle en avait entendu parler sans doute à plusieurs reprises. Le plomb étant toxique, cette coutume a disparu.

¹ Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, page 77.

